

—Rien.

Bintrey se leva à son tour et regarda Maître Voigt.

La main du notaire qui s'appuyait sur la table commença de trembler ; ses yeux demeurèrent fixés comme par une sorte de fascination irrésistible sur la porte brune.

Obenreizer, qui observait tout avec méfiance, suivit la direction de ce regard.

—Il y a là une personne qui nous écoute,—s'écria-t-il.

—Il y en a deux,—fit Bintrey.

—Qui sont-elles ?

—Vous allez les voir.

Il éleva la voix et ne dit qu'un mot, un mot bien commun, qui se trouve journellement sur les lèvres de tout le monde.

—Entrez.

La porte brune s'ouvrit.

Soutenu par Marguerite, pâle, le bras droit en écharpe, Vendale se trouva debout devant son meurtrier.

Un fantôme sortant de la tombe !

Maître Voigt toucha le bras de Bintrey, et lui montrant Obenreizer :—

—Regardez-le,—dit-il tout bas.

Une émotion terrible avait paralysé le misérable ; son visage était celui d'un cadavre, et sur sa joue pâle un seul point gardait la couleur de la vie : c'était une raie pourpre et sanguinolente, la cicatrice de la blessure que sa victime lui avait faite au bord du gouffre en se débattant contre lui.

—Donnez-lui le temps de se remettre,—fit Maître Voigt.

—Point du tout,—dit Bintrey,—Je ne sais l'usage qu'il ferait de ce temps, si je le lui accordais.

L'homme de loi expliqua alors à Obenreizer comment Marguerite avait conçu des soupçons malheureusement trop fondés, qui l'avaient conduite à entreprendre un voyage à la poursuite de son fiancé, et comment elle était arrivée à temps pour sauver celui qu'elle aimait.

Car Vendale était vraiment sauvé !

—La première connaissance de votre crime,—poursuivit l'Anglais,—me parvint par une lettre de mademoiselle Marguerite, et tout ce qu'il me reste à vous faire savoir, c'est que son amour et son courage surent retrouver votre victime. Elle mit toute son énergie à rappeler monsieur Vendale à la vie. Tandis qu'il était mourant, soigné par elle à Brietz, elle m'écrivait pour me prier de me rendre auprès de lui. Avant mon départ, j'avertis madame Dor de ce que je venais d'apprendre ; je lui dis que mademoiselle Obenreizer était en sûreté et que je connaissais le lieu de sa retraite. Arrivé à Brietz, je trouvai monsieur Vendale hors de danger, et je m'employai tout de suite à hâter le jour où je pourrais régler enfin mes comptes avec vous... Je savais que Defresnier et Compagnie s'étaient séparés de vous sur de certains soupçons ; je le savais mieux que personne, car ils n'ont agi que sur des renseignements particuliers que je leur avais fait passer. Vous ayant donc dépouillé tout d'abord de votre honorabilité menteuse, il me restait à vous arracher votre autorité sur mademoiselle Marguerite. Pour atteindre ce but, je n'ai pas connu de scrupules. C'est en parfaite sûreté de conscience que j'ai creusé le piège sous vos pas et dans l'ombre. Par mon ordre, on vous a soigneusement caché jusqu'à ce jour tout ce qui s'était passé depuis deux mois. C'est ma main, invisible mais toujours active, qui vous a amené ici par degrés. Je ne voyais qu'un seul moyen de faire tomber d'un seul coup cette assurance diabolique qui, jusqu'à présent, a fait de vous un homme redoutable. Ce moyen, je l'ai employé... Maintenant, il ne nous reste plus qu'une chose à faire ensemble, une seule, monsieur Obenreizer.

Ce disant, Bintrey tirait de son sac à dépêches deux feuilles de papier couvertes de caractères pressés où l'on reconnaissait le grimoire légal.

—Voulez-vous rendre la liberté à votre nièce ?—reprit-il.—Vous avez commis une tentative d'homicide, un faux, et un vol. Nous en avons les preuves irrécusables. Si vous subissez une condamnation infamante, vous savez aussi bien que moi ce qu'il adviendra de votre autorité d'ancien tuteur. Personnellement,

j'aurais mieux aimé le parti le plus violent pour nous débarasser de vous ; mais on a fait valoir à mes yeux mille considérations auxquelles je ne saurais point résister. Donc, j'avais bien raison de vous dire que cette entrevue devait se terminer par un compromis. Signez cet acte par lequel vous vous engagez à ne plus prétendre à aucun pouvoir sur mademoiselle Marguerite, à ne vous jamais montrer ni en Angleterre ni en Suisse, et je vous signerai à mon tour un engagement, qui vous garantira contre toute poursuite judiciaire. Signez !

Obenreizer vaincu prit la plume et signa.

Il reçut à son tour l'engagement dont lui avait parlé Bintrey. Après quoi, il se leva, mais sans faire aucun mouvement pour quitter la chambre. Il demeurait debout regardant Maître Voigt avec un sourire étrange ; une lueur sombre jaillissait de son ciel nuageux.

—Qu'attendez-vous ?—fit Bintrey.

—Avant d'abdiquer, comme tuteur, mon autorité sur cette jeune fille,—dit Obenreizer,—mon devoir me commande de lui révéler un secret auquel elle est intéressée. Je ne lui demande point d'en croire mon récit sur parole. J'ai en main des preuves écrites. Faites bien entrer cela dans votre esprit, et reportons nous ensemble à une époque déjà bien vieille... au mois de Février de l'année 1836.

—Bintrey à l'annonce de cette date, fit un mouvement de surprise.

Pendant ce temps Obenreizer tirait de sa poche avec une expression de haine sauvage la copie des quatre pièces trouvées par lui quelques jours auparavant dans les vieux dossiers de l'étude Voigt.

—Ma première preuve,—continua Obenreizer,—est la copie d'une lettre écrite par une dame Anglaise, une femme mariée... à sa sœur qui est veuve. Je tairai le nom de cette dame pour le moment. Celui de la personne à laquelle cette lettre est adressée est Madame Jane Anna Miller, à Groombridge Wells, Angleterre.

Vendale tressaillit, c'était bien de Walter Wilding qu'il s'agissait. Obenreizer, ce criminel, était-il véritablement le vrai Wilding, l'héritier de son ami ?

Il allait parler. Bintrey l'arrêta d'un signe énergique.

—Il est inutile,—reprit Obenreizer,—de vous fatiguer de la première moitié de cette lettre et je vais vous en donner la substance en deux mots. La personne qui a écrit ces lignes avait longtemps habité la Suisse, avec son mari, que sa santé obligeait d'y vivre. Ils étaient alors sur le point de se rendre à une nouvelle résidence et ils annonçaient à Madame Miller qu'ils pourraient l'y recevoir dans deux semaines. Ceci dit, l'auteur de la lettre entre alors dans un détail domestique très-important. Privés de la joie d'avoir des enfants, ils sont seuls, ils sentent le besoin de mettre un intérêt dans leur vie et ils ont résolu d'adopter un jeune garçon. Je commence ici à lire mot pour mot :—

Voulez-vous nous aider, chère sœur, dans la réalisation de notre projet ? En notre qualité d'Anglais, nous désirons adopter un enfant Anglais. Cet enfant, on peut l'aller chercher, je crois, à l'Hospice des Enfants Trouvés ; l'homme d'affaires de mon mari, à Londres, vous indiquera les moyens à prendre. Je vous laisse la liberté du choix aux seules conditions que je vais vous dire. L'enfant sera âgé d'un an au moins et ce sera un garçon. Pardonnez-moi la peine que je vais vous donner, et amenez-nous l'enfant avec les vôtres, quand vous viendrez nous joindre à Neufchâtel.

Encore un mot, nous voulons épargner à l'enfant, qui deviendra le nôtre, toute humiliation dans l'avenir. Il portera le nom de mon mari et sera élevé dans la croyance qu'il est réellement son fils. L'héritage que nous laisserons lui sera assuré, non-seulement d'après les lois Anglaises, mais aussi d'après les lois de la Suisse. Il y a donc à prendre des précautions pour prévenir toute révélation postérieure qui pourrait être faite à l'Hospice des Enfants Trouvés. Or, notre nom est assez rare en Angleterre, et si nous intervenons et sommes inscrits comme adoptants sur les registres de l'Hospice, il y aura certainement bien des choses à craindre. Votre nom à vous, chère, est porté en Angleterre, par des milliers de personnes de toute classe et de tout rang, et si vous vouliez consentir à paraître seule sur ces registres, le secret serait assuré.

Nous changeons de séjour et nous nous rendons dans une partie de la Suisse où notre situation et notre manière de vivre sont inconnues ; vous ferez bien, je crois, de prendre une gouvernante nouvelle, lorsque vous viendrez nous voir. Avec toutes ces précautions